

EDITO

Une Europe sociale à construire

Les élections du Parlement Européen de Mai 2014 vont permettre aux citoyens des Etats membres de choisir, par leur vote, les options que l'Union Européenne doit retenir pour les cinq années qui viennent que ce soit en terme de redressement économique, d'emploi et de qualité de vie.

Construire un modèle économique et financier durable pour l'avenir est le principal objectif.

Les choix politiques se partagent actuellement entre austérité et croissance. La volonté de résorber les déficits et d'appliquer des réformes structurelles s'oppose à la crainte que l'austérité condamne une croissance encore fragile. L'option retenue aura une forte influence sur les différentes politiques menées.

Les Français, qui ont une opinion assez réservée vis-à-vis de l'Europe en général, sont critiques sur le manque d'harmonisation sociale entre Etats, sur les effets néfastes sur l'emploi, et globalement sur la prééminence de l'économique sur le social dans les politiques européennes.

Existe-t-il en fait une Europe sociale? Cette question conditionne la confiance et l'adhésion des citoyens vis-à-vis de la politique européenne.

Peut-on parler de modèle social européen ?

Il est constitué par l'ensemble des systèmes de protection sociale des différents Etats européens, auquel s'ajoute la Charte des Droits Fondamentaux. Notons que ces dispositions s'appliquent aux Etats dans un principe de subsidiarité.

Ce Modèle Social Européen n'a pas d'unicité. L'élargissement de l'U.E. a augmenté la diversité des politiques sociales. Il y a incontestablement une volonté politique de réformer les systèmes sociaux nationaux, en tenant compte de la mondialisation de l'économie, du vieillissement de la population et de l'accentuation de la concurrence entre Etats. Il y a un consensus sur les objectifs généraux. Mais ce n'est qu'un socle de rapprochement basé sur des valeurs communes, chaque pays gardant sa compétence exclusive. La mise en œuvre des réformes retenues a provoqué des résultats variables, et souvent aggravé les inégalités économiques et sociales.

Pas d'échappatoire possible ?

Ce Modèle Social Européen est contesté. Il est considéré par certains comme un obstacle à la croissance, à la compétitivité et à l'emploi. Pour Mario DRAGHI, le président de la Banque Centrale Européenne, il est déjà «mort». Il déclarait déjà en 2012 : «Il n'y a pas d'échappatoire possible à la mise en œuvre de politiques d'austérité très rudes dans les pays surendettés. Cela implique de renoncer à

Jacques CROCHET

Président de l'Institut Kervégan

un modèle social fondé sur la sécurité de l'emploi et une redistribution sociale généreuse.»

Quel avenir peut-il donc avoir face au surendettement des Etats membres et à la crise financière mondiale ? Est-il un atout pour contribuer à son règlement ?

Un modèle pas simple à défendre

L'élargissement de l'Europe à des pays aux politiques sociales moins avancées a entraîné un repli sur soi des autres Etats membres peu soucieux de réduire leur niveau de prestations sociales.

Pour les nouveaux membres l'intérêt d'une législation européenne commune est d'améliorer rapidement leur situation sociale avec l'application de normes planchers. Il n'est donc pas simple de défendre aujourd'hui un modèle social européen.

Il ne peut exister que dans une économie de marché régulée, avec un véritable dialogue social au sein de chaque Etat, et surtout un fort consensus sur les principes de solidarité sociale et d'égalité de droits.

Il faut donc définir un nouveau pacte social adapté à une croissance plus faible, et surtout tenant compte de la diversité des Etats membres en matière sociale.

Un modèle facteur de cohésion et d'intégration

Il ne peut y avoir de réelle politique sociale européenne, comme le pense Jacques DELORS, sans renforcer la gouvernance de l'Europe, sans assurer une mutualisation financière à minima, et sans des règles de discipline acceptées par tous.

Sous ces réserves, ce modèle social peut être un facteur de cohésion et d'intégration. Il doit devenir un objectif pour tous les Etats membres et leurs citoyens, au même titre que des objectifs de croissance du PIB, de désendettement, ou de défense de l'emploi.

Réformer notre modèle national

Notre modèle social français, usé et à rebâtir, devra être compatible avec la construction européenne. Il devra être réformé pour lutter contre un mélange de corporatisme et d'étatisme source des dysfonctionnements actuels : Trop d'Etat, une fiscalité lourde, une sécurité sociale trop coûteuse, un code du travail rigide, une insuffisante durée du travail, un endettement trop élevé...

Ce n'est pas une réglementation européenne qui nous reformera, c'est nous qui devons nous réformer pour jouer pleinement notre rôle dans cet ensemble encore fragile, et qui reste à construire. ■

Au-delà de l'innovation



Par
Alexandra FRESSE-ELIAZORD

« **Il faut innover** ». Des Trophées de l'innovation au concours mondial « Innovation 2030 » lancé par François Hollande, l'innovation est devenue un impératif, au point que même des produits de terroir s'approprient le concept, pour une publicité étonnante : « **L'innovation est une tradition bien ancrée [dans notre entreprise]** » !

Aux origines d'un mot

Mais quel est le sens de cette injonction ? Revenons d'abord sur la signification première du mot. Innover revient à « introduire du neuf dans quelque chose qui a un caractère bien établi » nous dit le Trésor de la Langue Française. Empruntée au bas latin « innovatio », que l'on peut traduire par « changement » ou « renouvellement », « l'innovation » est d'abord apparue dans le domaine du droit. L'innovacion, à la fin du 13^{ème} siècle, était la « transformation d'une ancienne obligation par substitution d'un nouveau débiteur à l'ancien » (source : TLF).

On comprend ici qu'innover ne veut pas dire bâtir un monde entièrement neuf mais substituer le nouveau à l'ancien pour le même type d'opération : celui qui innove n'est pas censé sortir du cadre, c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes, mais il faut se renouveler pour se distinguer, alors avec d'autres ingrédients, s'il vous plait.

Renouveler sur tous les fronts

L'innovation est un enjeu crucial pour que les entreprises françaises gagnent en compétitivité : c'est bien d'économie qu'il s'agit, de notre économie de marché telle qu'elle fonctionne aujourd'hui. Ou dysfonctionne... C'est pourquoi l'innovation en cours et attendue n'est pas que technologique, elle doit être sociale, managériale, dans les usages et les procédés, et régénérer de l'intérieur le capitalisme du 21^{ème} siècle.

Il faut donc que ce cadre, dont on ne sort pas, soit favorable à l'innovation. Les pouvoirs publics s'y emploient, encourageant, avec l'accompagnement des projets, la mise en relation des talents. Un des premiers facteurs de l'innovation étant la rencontre... associée à une certaine dose de sérénité.

Une omniprésence suspecte

Jusqu'ici tout va bien : on a un objectif, rendre notre économie plus compétitive (et créatrice d'emplois), mais aussi plus « durable », et l'on s'en donne les moyens. Pourtant, à force d'entendre répétés ces mots, « innovation », « innover », voilà qu'ils apparaissent comme un slogan que tout le monde reprend à son compte : et si tout devient « innovant » plus rien ne l'est vraiment.

Notons que la modernité a fait de l'innovation l'un de ses ressorts bien avant que le mot ne devienne à la mode. C'est le sens même du « progrès », car le progrès a « un sens », suivant une flèche qui file du passé vers un avenir radieux.

Et l'on veut aujourd'hui d'autant plus progresser, avancer, que l'on se trouve les pieds dans la boue, dans une situation globalement et majoritairement jugée inconfortable. Alors « innover » devient synonyme de « s'en sortir ».

Le chant du cygne de l'Occident ?

François Hollande avait fait campagne sur le thème du « changement ». Pour le concours « Innovation 2030 », ce sont les « créateurs, innovateurs,



et entrepreneurs » que l'on attend, autour de « sept ambitions stratégiques » prédéfinies.

Et si l'on regardait par l'autre bout de la loupe ? Pour être « entrepreneur », il faut avoir un certain goût du risque. Pour être « innovateur », il vaut mieux connaître l'évolution du marché et identifier les besoins émergents. Pour être « créateur », il faut être libre.

Or, nous sommes aujourd'hui d'autant moins libres que nous avons peur. Que nous sommes éduqués à avoir peur depuis notre plus tendre enfance. Et que, plus tard, notre assureur va renchérir sur nos craintes légitimes... et monnayables. Si l'on entend « progrès », on espère celui des sciences et de la médecine ; le progrès social, qui y croit encore quand on voit à quel point les inégalités se creusent, et ce sur toute la planète ?

La peur du déclassement pousse à l'individualisme, qui était pourtant porteur de certaines promesses à l'ère post-moderne théorisée par Gilles Lipovetsky (qu'il rebaptise dans ses derniers ouvrages « hypermodernité »). La société des individus devait leur apporter au moins un certain épanouissement. Aujourd'hui, individualisme signifie repli sur soi, peur de l'autre, et rime avec immobilisme. Rien ne peut « avancer » sur des crispations. L'obsession de l'innovation sonne comme l'appel au secours d'un Occident dont le modèle s'essouffle.

Éduquer pour préparer l'avenir

Et pourtant... « La Modernité », qui a fait naître l'individu et l'a dégagé du poids des traditions, peut connaître son apogée dans la culture de l'innovation que les pouvoirs publics et les acteurs économiques entendent promouvoir. À une seule condition : elle devra apporter un maximum de sécurité et d'ouverture à nos enfants, qui sont les créateurs du monde de demain.

En sécurité, cela signifie « en confiance ». C'est un état d'esprit. Nous devons leur permettre de devenir des personnes à la fois ancrées et à l'écoute du monde, qui seront en mesure de ne pas chercher

la réponse à une seule question qui biaise toutes les autres (« comment retrouver la croissance ? ») mais de changer de cadre, de perspective et de poser de nouvelles questions.

Après la Modernité

La période dans laquelle ils grandissent voit l'hypertrophie des Moi scénarisés (à travers les écrans, les réseaux sociaux) arriver à son acmé. Mais d'autres schémas sont à l'œuvre et commencent à irriguer la société. Il ne sera plus seulement question « d'innovation » mais d'un changement radical de logique et de paradigme.

Après la Modernité, il est fort probable, et souhaitable, qu'advienne une autre ère, dont le nom reste à trouver et dont nous voyons seulement les prémices. Parce que la circulation de l'information, alliée aux avancées des sciences sociales et humaines, favorise l'émergence de « l'intelligence collective ».

L'intelligence collective ? C'est dans le monde animal que cette aptitude a d'abord été identifiée. Est-ce un hasard ? C'est aussi grâce à l'observation du vivant que le biomimétisme alimente les nouvelles technologies... Ainsi, dans un formidable mouvement en spirale, nous voyons déjà s'inventer un nouveau rapport au monde fini dont nous faisons partie. ■

Alexandre FRESSE-ELIAZORD est Auteure, Consultante en communication éditoriale et prise de parole. www.dire-et-ecrire.com

Pour aller plus loin ...

Tim Jackson, *Prospérité sans croissance : la transition vers une économie durable*, De Boeck-Etopia, 2010.

Mathieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme : la force de la bienveillance*, NiL, 2013



MOOC : « Honnête homme » v2.0 ?



Par Gaël BERNICOT

Un accès au savoir libre, connecté et distribué, telle est la promesse des MOOC (Massive Open Online Course, cours en ligne ouvert et massif)¹.

Les premières expériences permettent d'entrevoir l'incroyable potentiel de ces outils qui semblent présager un changement profond de la façon d'apprendre.

Alors, révolution ou évolution ?

Qu'apprend-on ?

Avant d'évaluer l'impact des MOOC sur la façon d'enseigner dans le futur, il faut interroger la notion d'apprentissage. A minima, on peut distinguer les savoirs (l'accumulation d'information), les savoir-faire (la capacité de mettre en œuvre, de réaliser) et les savoir-être (la maîtrise des codes et techniques qui permettent de s'harmoniser à un groupe).

Que ce soit une discipline, un métier ou un domaine, tout apprentissage relève d'un mélange variable de ces trois composantes. C'est le cas dans les disciplines les plus abstraites comme la philosophie dans laquelle le large savoir livresque du philosophe ne peut porter ses fruits qu'à travers son savoir faire-dialectique et son savoir-

être face à la vie. C'est également le cas dans les disciplines les plus pratiques. Que serait le savoir-faire de l'ébéniste sans son savoir concernant les bois et leurs propriétés ?

Comment apprend-on ?

L'être humain utilise plusieurs méthodes d'apprentissage.

La transmission d'informations par le langage permet de transmettre les grandes idées et les concepts d'un domaine de savoir. Cette transmission d'informations peut être orale ou écrite. L'oral est premier, il est spontané et facile à produire mais ne permet de passer des informations qu'à un débit assez faible. L'écrit est plus long à produire mais il permet une transmission d'informations beaucoup plus rapide. Une demi-heure de discours tient sur une page A4 lue en deux minutes.

La démonstration est un autre moyen d'apprentissage. Elle est particulièrement adaptée aux savoir-faire pratiques. Elle se fonde sur notre capacité de primate d'observer et d'imiter les gestes. Avant les MOOC, il était déjà possible de profiter de l'alliance d'internet et de la vidéo pour observer et acquérir des tours de main. Pour apprendre à changer une roue de vélo, il suffit de faire une recherche sur Youtube².

L'expérience enfin, permet de dépasser le langage et la simple observation. C'est la succession des résolutions de problèmes qui provoque l'apprentissage.

Au-delà de la sphère individuelle, l'interaction suscite l'apprentissage, que ce soit avec un sachant ou avec un groupe de pairs. Elle permet d'adapter les échanges au sein du groupe et d'améliorer l'adéquation de l'enseignement aux besoins et à la personne de celui qui apprend. Seul l'exercice d'interactions permet l'apprentissage de savoir-être dans les activités collectives.

¹ http://fr.wikipedia.org/wiki/cours_en_ligne_ouvert_et_massif

² <http://www.youtube.com/watch?v=sdYr2oa-qL8>



Le MOOC : encore des limites

Le concept de MOOC est émergent mais les premières expériences semblent partager les caractères suivants :

- L'apprentissage repose sur la vidéo, que ce soit des cours filmés ou des animations plus sophistiquées.
- Le concept de média de masse (Massive open online course) y est important.

Dans ces conditions, on comprend que ces outils sont extrêmement performants pour ce qui concerne la transmission d'information par le langage (plutôt au débit faible de l'oral) et la démonstration de savoir-faire.

En revanche, en l'attente d'innovations dans ce domaine, l'expérience directe y est pauvre (mais n'est ce pas le cas de toute notre « vie » numérique ?) et l'interaction reste réduite.

Le MOOC a aujourd'hui la puissance d'un amphithéâtre dont on peut améliorer l'attractivité par le montage et l'animation. Il est très efficace pour transmettre le savoir, il est parfois efficace pour certains savoir-faire et reste assez limité pour ce qui concerne le savoir-être.

Le MOOC, une technologie complémentaire pour l'enseignement

Il est erroné d'opposer un enseignement « traditionnel » dépassé et les MOOC qui seraient censées le remplacer.

L'enseignement actuel est déjà le résultat d'un processus d'hybridation technologique pluri-millénaire :

Un étudiant en faculté se rend en cours magistral (technologie du cours ex cathedra - Sorbonne - XIII^{ème} siècle), travaille sur un manuel (technologie de l'imprimé industriel - XIX^{ème} siècle) puis se rend en travaux dirigés pour s'exercer à la résolution de problèmes en petits groupes sous la supervision d'un enseignant (Technologie du Lycée grec -

IV^{ème} siècle avant JC). Le même étudiant peut être amené à réaliser un projet d'étude, ce qui le rapproche du chasseur paléolithique s'essayant à la taille de son premier biface en silex.

Les technologies d'apprentissage ne s'excluent pas, elles se complètent.

« L'honnête homme »³ numérique

En s'ajoutant aux anciennes technologies d'apprentissage, le MOOC ouvre sur une nouvelle dimension de l'enseignement.

Cette technologie permet d'accéder à une audience jamais égalée dans aucune forme de cours, à un coût très faible. Avec le MOOC, la taille de l'amphithéâtre est illimitée et une fois le coût fixe de la production de contenu supporté, le coût variable par étudiant devient quasi nul. Même si ce n'est que pour certaines formes d'apprentissage, le MOOC fait sauter un verrou économique à coup de rendements économiques croissants.

Le MOOC abolit aussi les contraintes de distance, plus besoin d'être dans un établissement pour suivre le cours.

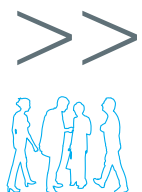
Le MOOC abolit les contraintes de synchronisation. Le cours magistral une fois capté et mis en ligne peut être suivi n'importe quand, sans contrainte de planning. Grâce au MOOC on glisse du synchrone à l'asynchrone.

Ces trois évolutions favorisent une diffusion de savoirs à une échelle jamais atteinte. Le MOOC devient un outil extraordinaire pour éduquer l'« honnête homme » du XXI^{ème} siècle dans un mode complexe et changeant. Cet outil peut contribuer à résoudre le paradoxe des systèmes éducatifs traditionnels dénoncé par Thierry Patrice⁴ : le temps total de formation financé croît moins vite que la population, aboutissant à une baisse tendancielle de l'investissement éducatif par habitant de la planète.

Asynchrone, accessible partout, peu cher, le MOOC introduit une fluidité dans l'accès à

³http://fr.wikipedia.org/wiki/Honnête_homme

⁴<http://www.institutkervegan.com/actualite/compte-rendu-conference-du-prthierry-patrice/>



l'apprentissage qui s'adapte aux nouveaux modes et rythmes de vie. La formation initiale n'est plus que le départ d'un parcours de formation qui se poursuit de façon différenciée tout au long de la vie de l'individu.

Repenser l'éducation : intégrer les MOOC

L'efficacité du MOOC dans certains domaines doit amener à repenser la pédagogie et l'usage de technologies complémentaires.

Un cours magistral mobilise un professeur pour s'adresser à 200 étudiants et ce cours se répète avec parfois de faibles variations d'année en année. Remplacer ce cours par une conférence MOOC libère l'enseignant qui peut se concentrer

sur d'autres formes plus interactives ou complexes de transmission.

L'usage de plusieurs techniques complémentaires peut faire émerger de nouveaux usages. Par exemple, la diffusion en ligne d'un cours magistral enregistré pourrait être accompagné par un accès en messagerie instantanée à des professeurs réagissant aux questions des étudiants. On donnerait ainsi de l'interactivité et de la personnalisation à une forme de transmission qui en manque traditionnellement.

Seule l'expérience d'usages émergents permettra d'apprendre comment apprendre avec les MOOC. Ils sont une source d'évolution majeure et imprévisible mais que la communauté éducative doit et peut s'approprier. ■

Produire en ville, produire la ville



Par Sylvain GRISOT

L'actualité est édifiante : nos usines ferment.

Gad, Marine Harvest, Goodyear, Alcatel-Lucent, PSA... La France ne sait manifestement plus produire et abandonne peu à peu ses positions. Les sites de production, nichés au cœur des villes de toutes tailles, se transforment en derniers bastions de la résistance ouvrière, puis les flahs de l'actualité peu à peu s'éteignent et l'oubli s'installe.

Les cendres refroidissent, l'herbe pousse....

Une friche de plus

Dans le meilleur des cas émergera un lieu culturel, ou mieux une pépinière d'entreprise, voire même un "Hub" numérique, vaste cathédrale industrielle abandonnée aux seules startups de la net-économie. L'ouvrier aura fait place au col blanc, le réel au virtuel, et la ville oubliera peu à peu qu'elle savait "faire", pour se consacrer corps et âme au monde des services virtualisés.

Mais cette disparition des fonctions productives de la ville est-elle inexorable ? Je n'ai pas de réponse à cette question, mais les alternatives méritent d'être explorées. Car nous avons besoin de faire pour penser bien. Et puis comment imaginer plus écologiquement inapte qu'une ville qui ne dépendrait plus que de lieux de productions éloignés ? La ville pourrait-elle se réduire à ses seules fonctions tertiaires, résidentielles et commerciales ?

Certainement pas.

Nous avons besoin de renouer avec le «faire». Pour que chacun trouve sa place dans la société,



une fonction productive doit demeurer, et pas seulement dans les franges des métropoles au bout de zones d'activités informes oubliées par les transports urbains, mais replacée au cœur de la ville, visible et assumée.

La ville durable, la ville pour tous est à ce prix.

Mais comment faire ? Les idées sont encore floues mais une seule chose est certaine : pas comme avant. Et cela tombe bien car les vents tournent. Technologies nouvelles, évolutions des comportements, prise de conscience environnementale... Un faisceau de transformations structurelles re-questionne les modes de productions et leur place dans la ville, à nous d'essayer de mieux comprendre ces dynamiques.

Production de masse vs Cycle court

L'industrialisation de la production a été associée à la standardisation des produits, à la concentration des lieux de production dans les pays offrant des faibles coûts de main d'œuvre, et donc à leur éloignement des lieux de consommation. Les signes d'évolution de ce modèle restent minces, mais ils sont bien réels. D'abord la prise de conscience environnementale, doublée d'une optimisation opportune des flux logistiques et des stocks circulants tend à réduire les distances entre lieux de production et lieux de consommation. Les thèmes du "produire local" ou du "cycle court" pourraient ainsi progressivement s'écarter du seul monde agricole pour devenir des pistes de renaissance d'une nouvelle industrie re-territorialisée, misant sur la très forte proximité permise par l'abandon de la production massive standardisée au profit de la petite série.

Production standard vs Production personnalisée

Car c'est bien là que les nouveaux outils de production viennent changer la donne. Imprimante 3D, tables de découpe numériques, mais plus

globalement, les outils de production numériques permettent d'adapter les productions de façon personnalisée en supprimant des étapes de production. De petites séries deviennent économiquement viables, limitant les besoins de standardisation et de stocks au profit de productions adaptées, produites au plus proche des lieux de consommation, en fonction de la demande. Alors renouveau de l'artisanat ou apparition d'une micro-industrie ? Sans doute un mode nouveau de production brouillant les frontières entre le créateur et le producteur, le concepteur et le technicien, misant sur une adaptation fine aux besoins et une industrialisation de pièces quasi uniques.

Consommation vs Participation

Ce rapprochement des lieux de consommation et cette rupture dans les modes de production portent un autre changement : le contact direct redevenu possible entre le consommateur et le producteur. Malgré les affolements de la presse, il est peu probable que l'imprimante 3D remplace la machine à café dans les logements. L'autonomie des individus dans la production des objets du quotidien restera marginale. De nouvelles collaborations apparaissent par contre déjà entre concepteur, producteur et consommateur, dans la définition des objets du quotidien, leur design, voire même le financement de leur production. Crowdfunding, co-production des designs, production participative... Les frontières une nouvelle fois s'effacent au profit d'une rencontre entre les acteurs, de l'émergence d'un univers collaboratif bien loin des schémas segmentés de la société de consommation.

Des lieux pour produire ?

Proche par nature, visible et nécessitant un frottement créatif entre consommateur et producteur, la nouvelle production devra retrouver la ville pour prospérer. Une proximité essentielle pour amorcer cette collaboration et ces échanges nécessaires à l'élaboration de productions utiles et adaptées aux



besoins. Une proximité entre les producteurs aussi, permettant une mutualisation des outils et des pratiques, entre eux, et pourquoi pas avec des consommateurs-acteurs.

Ainsi la logistique du dernier kilomètre, maillons final d'une chaîne traversant les océans, se transformerait en logistique du kilomètre unique, au bénéfice d'une évidente rationalité écologique.

Usines d'un nouveau genre

Une image encore floue de cette usine d'un nouveau genre, lieu de rencontre et de fermentation,

évolutive par nature et intrinsèquement liée au devenir de la ville qui est son territoire. Entre idée et utopie, la réconciliation de la création et de la production, du "penser" et du "faire", et l'apparition de nouveaux modèles économiques fondés sur la proximité et la collaboration, et sans doute de nouveaux lieux à inventer, ou à découvrir dans les plis de la ville.

Quelques pistes pour une exploration collective de ces nouveaux modes de production, et de leurs impacts sur la ville et la société... ■



6101-6499 RUE DE BORDEAUX, MONTRÉAL, QC, CANADA • 3° CLEAR

CE QU'ILS EN DISSENT